



Portrait d'Adrien PAGES

Esquisse par André Vignoles

« AL FELIBRE ADRIEN PAGES. 1839-1908, ESCOLO CARCINO-LO ». Cette inscription figure sur une plaque commémorative apposée sur la façade de l'hôtel Viollet le Duc, place de la Halle à Saint-Antonin. Pour beaucoup d'entre nous là s'arrête la connaissance de ce personnage. Qui était-il donc et qu'a-t-il fait de remarquable pour mériter cet honneur ?

Jean Adrien Pagès, cinquième et dernier enfant d'Antoine Pagès marchand de porcs, originaire de Laroque dans le Tarn et d'Antoinette Sirven, est né à Saint-Antonin le 15 février 1839.

Entré dans l'enseignement privé comme instituteur, les exigences de son métier l'entraînent loin de son pays d'origine, dans les Ardennes puis à Paris (Ecole Estienne) où il mourra en 1908 sans avoir pu, comme il le souhaitait, finir ses jours à Saint-Antonin près des siens.

Il fréquente le milieu littéraire parisien, collabore à divers journaux ou revues (Mon Journal ; Annales du Rouergue et du Quercy ; La Tribune...). Il est membre et animateur de la Société Ingres et de l'Union Amicale du Tarn-et-Garonne. Il publie en français de nombreuses pièces comédies et poésies. Il entre dans le mouvement félibréen et publie en langue d'oc deux recueils de poèmes « Cots de floïtos e cots d'estiflols » et « Pebre e sal » : c'est à ce titre surtout qu'il acquiert un certain renom et qu'il nous intéresse ici.

Sa poésie porte la marque de ses convictions républicaines. Il voue une profonde admiration à la révolution de 1789 et aux idées généreuses qui l'animèrent :

Nostres anciens pidjous, coumo n'aoutres aoubouéï,
N'érou pas acatats pel nibél de la léï
Lou fort adjen pres tout, al féple éro lou résto
Atal aprép milo ans de tourmens é de penos
Lou pople, fort del dredj é madur per la luto,
Lou paoufér d'uno ma, de l'aoutro lo martél
Brandiguen a grant brudj la dalhe, lou fladjél
La piquo, la pigasso é la tordjo diïs aires
Tiét, brullét, massacrét sous tirans, fils e païres,
Daicét pas un castél, pas uno tourre en naou
E fét, tal un soulel, luzi quatre-bin-noou.

Nos anciens enfants, comme nous aujourd'hui,
N'étaient pas protégés par la loi
Aussi après mille ans de tourments et de peines
Le peuple fort du droit et mûr pour la lutte
Le pieu d'une main, de l'autre le marteau,
Brandissant à grand bruit la faux, le fléau,
La pique, la hache et la torche dans les airs,
Tua, brûla, massacra ses tyrans fils et pères,
Ne laissa pas un château, pas une tour debout
Et fit, tel un soleil, briller quatre vingt neuf.

Sa foi républicaine s'accompagne d'un anticléricalisme qu'il ne cache pas :

Malgré qu'angue pas à la messo
Ni me frete al coufessiounal.
M'en porti pas, crezi, pu mal.
Bien que je n'aille pas à la messe
Ni ne me frotte au confessionnal
Je ne m'en porte pas, je crois, plus mal.

Son exil forcé lui pèse et il déteste Paris :

Gn'a que n'ouu sus pots que Paris
Bilasso al cél umide e gris
As pabats d'argouzins claoufits
A la Seno borgno e mouzido
Per iou, qu'al cap des pelses n'eï
Taléou que fudji ne purreï,
Prèp d'Abairou carredjareï
Lous dargnés espouérs de ma bido.

Il y en a qui n'ont sur les lèvres que Paris
Enorme ville au ciel humide et gris
Aux pavés fourmillant d'argousins,
A la Seine borgne et moisie.
Pour moi qui en ai par-dessus la tête
Dès que je pourrai le fuir
Près de l'Aveyron je transporterai
Les derniers espoirs de ma vie.

Il ne faudrait pas penser pour autant que la poésie de Pagès baigne toute entière dans le sérieux et la mélancolie. Il sait aussi manier l'humour et nous donne, notamment à l'occasion des banquets de la Société Ingres, des pièces qui ne manquent pas de sel tel le boniment de « Touscano ou lo Djarlatan de Caous-sado » :

Djens del caousse é djens de la plano
Bilatou, bourdjes e païsant
Benés beire, del grant Touscano
Lou miraculous orbiétan.
En ne passen sus la coudeno
Ou simplomen sus l'emounil,
Lou boulzut, qu'à peno bezeno,

A mai d'ale qu'un afaoucil.
 Sequo biçols, flourouns é loupios
 Gris cances amaï panaris,
 Tio peous é bérps, cimes é ruquos,
 E fa friza lous fabouris.

Gens du cause et gens de la plaine
 Citadins, bourgeois et paysans
 Venez voir, du grand Toscane
 Le miraculeux orvietan.

En en passant sur la peau
 Ou simplement sur le nombril
 L'asthmatique, qui respire à peine,
 A plus de souffle qu'un martinet.
 Il sèche boutons, furoncles et loupes,
 Guérit cancers et panaris,
 Tue poux et vers, punaises et chenilles,
 Et fait friser les favoris.

Mais comme tous ceux qui sont forcés d'aller gagner leur vie sous des cieux moins cléments, il a le mal du pays. Et c'est tout naturellement dans cet éloignement, dans cette absence, dans l'évocation des êtres et des choses de son enfance qu'il trouve ses accents les plus sincères et les plus émouvants :

Rébe d'estiou, prepaous d'ibér (extrait)

Lou soulel, redoulen sus la pento del cé
 Dredj bos un bosc poundjuc, s'y castilho al cabél.
 L'ombro de laï naoutours s'estiro dil las planos.
 Al lén, de flocs de fun, mounten de las cabanos,
 Baladjou lou célu blu, paréls a de plumets
 Que lous rayouns tarzós perlécou de poutets.
 De sa corno, lou pastre arremozo l'troupél,
 Lou païsant, releben sul coupet soun capél,
 Ficen souï bioous pesuts de sa loungo gulhado
 Mardjo en guignen d'al lén sa moufudo teoulado.
 A mesuro que l'ombro al tour d'el s'espessis,
 Lou ben, las de bufa, badalho é s'assoupis.
 Dil lous rares oustals que laï bitros traïssou
 A la roundo, un per un, louï luns se descantissou.

Le soleil sur la pente du ciel roule
 Droit vers la pointe d'un bois sur laquelle il se juche.
 L'ombre des hauteurs s'étire dans les plaines.
 Au loin, des panaches de fumée, s'élevant des cabanes,
 Balaient le ciel bleu, semblables à des plumets
 Que les rayons attardés recouvrent de baisers.
 De sa trompe, le berger rassemble son troupeau.
 Le paysan, ramenant son chapeau sur sa nuque,
 Piquant ses boeuf pesants de son long aiguillon
 Marche en regardant au loin son toit moussu.
 A mesure que l'ombre s'épaissit autour de lui,
 Le vent, las de souffler, bâille et s'assoupit.
 Dans les rares maisons trahies par leurs vitres,
 A la ronde, une à une, les lumières s'éteignent.

DARGNE MOT (extrait)

Qual me randraclouï berts felhadjes
Lou soulel d'or, l'aïre bital,
Louï rocs poundjucs, lous gaïs ribadjes
E lou bounur del niou natal !

Oh ! qual me randra lous qu'aïmabi
Maï que tout ço qu'on pot aïma ;
Que me tegniou, quand trantioulabi,
Sadjen pas inquèro boula !

Nouï beïren pas plus. Djous la tэрro
Bouï sés de lassiéro endourmits
E ço que maï me desespéro
Es qu'aquo's lén, pla lén d'aïcis.

Més trop lén sés. La bido eï duro.
Di's canps, peïs estrandjés segats,
Nous qual glana nostro pasturo.
Oh ! se poudian ! Més pouden pas.

DERNIER MOT

Qui me rendra les verts feuillages
Le soleil d'or, l'air vital,
Les rocs aigus, les gaïs rivages
Et le bonheur du nid natal !

Oh ! qui me rendra ceux que j'aimais
Plus que tout ce qu'on peut aimer ;
Qui me tenaient quand je chancelais,
Ne sachant pas encore marcher !

Nous ne nous verrons plus. Sous la terre
Vous vous êtes endormis de fatigue
Et ce qui me désespère le plus
C'est que c'est loin, très loin d'ici.

Mais vous êtes trop loin. La vie est dure.
Dans les champs moissonnés par les étrangers,
Nous devons glaner notre nourriture.
Oh ! si nous pouvions ! Mais nous ne pouvons pas.

Voilà très brièvement esquissé le portrait d'un poète qui a fait honneur à notre ville, qui méritait mieux que l'indifférence dans laquelle on l'a tenu et dont Antonin Perbosc a pu dire : « Adrien Pagès est un patoisant qui n'est pas sans talent et qui connaît admirablement sa langue ».

